

A TOLÈDE AVEC LE GRECO (*)

"Tolède était resté gravé dans mon esprit tel que le Greco l'avait peint sous l'orage: tout en hauteur, ascétique, traversé de lueurs fulgurantes, sa célèbre cathédrale gothique lançant sa flèche - celle de l'âme humaine - à travers des nuages lourdement chargés des foudres de Dieu. Une moitié de ses châteaux, de ses remparts et de ses maisons s'allume sous les éclairs bleus, tandis que l'autre moitié, d'un noir d'encre, plonge dans le néant. L'image que je me faisais de Tolède était semblable à l'esprit du Greco: une clarté aveuglante d'un côté, les ténèbres de l'autre. Je me l'imaginai inaccessible, au bout de l'effort, là où commence, non l'apathie, comme le dit le mystique byzantin, mais la démente divine.

Ce fut cependant par une matinée douce et tranquille que j'arrivai à Tolède et que je me mis à grimper ses ruelles étroites: de braves femmes portant des papiers pleins de légumes rentraient de la célèbre place Zocodover à l'architecture mauresque; les lourdes cloches de la cathédrale sonnaient d'une voix sourde et lasse, les maisons étaient ouvertes, inondées de lumière et, dans la fraîcheur des patios, des jeunes filles arrosaient des pots de fleurs décorés. Comme il arrive souvent, le premier contact ne déclencha ni coup de tonnerre, ni incendie, ni idée de génie, mais s'accompagna d'une légère brise printanière.

N'est-il pas honteux de réclamer aux villes célèbres des ruines pittoresques et des ermitages romantiques, ainsi que des mises en scène aux effets voyants, où les imaginations malsaines ont l'occasion de se réjouir et de s'exclamer? Il est très difficile de voir un pays par ses propres yeux si quelque grand artiste est passé par là avant soi. "L'Espagne" est l'invention de quelques poètes et peintres, ainsi que de quelques touristes enthousiastes, amateurs d'exotisme, qui font rêver de mantilles, toreros, castagnettes, gitans de Grenade, cigarières de Séville et jardins de Valence.

Je m'applique à me libérer de ce joug. Selon les Vies des Saints, deux esprits invisibles sont posés sur les épaules de l'homme: l'ange à droite et le diable à gauche. Ce matin-là, je sentais les deux esprits se disputer en regardant Tolède.

A ma gauche, le diable, sarcastique, bredouillait de ses lèvres pincées: "Voilà donc l'illustre Tolède, cette ville impériale que nous brûlions de connaître! La fameuse cathédrale, c'est cette grosse nourrice surchargée et l'admirable Alcantara, ce minable pont poussiéreux? Où sont les villes qui ont fait bondir notre cœur de joie? Rappelle-toi Jérusalem, Myconos et Moscou, Samarcande et Boukhara! Rappelle-toi Jaroslau, Novgorod et Assise! Ensuite, fais bien attention de ne pas te laisser prendre au piège

(*) Ce texte, et le suivant sur l'art, sont extraits du livre de Nikos Kazantzaki "Voyages, Espagne", publié aux éditions Plon en 1980. Il est épuisé. Nous en avons extrait les pages 91 à 103.

de pâmoisons romantiques! Ces rues dégoûtantes, ces femmes laides, ces insupportables troupeaux de touristes, quel ennui! Allons-nous en!"

Et l'ange, de sa voix calme et douce, murmurait à mon oreille droite: "Allons voir le Greco!"

Mais je n'étais pas pressé. Je connaissais trop bien l'infinie douceur de la halte à l'approche des délices, de la main qui se retient avant de se tendre. Je suis passé par la maison du Greco, dans le quartier juif. Le portail était ouvert et je me suis arrêté sur le seuil. Le jardin était chaud, calme, mal soigné, avec l'incendie d'un grenadier en fleurs, deux ou trois figuiers de Barbarie, une ancienne statue de marbre, des murs rongés par le lierre grimpant. Une vieille femme ridée était assise au soleil, courbée sur des herbes qu'elle épluchait, tout comme ses semblables en Crète. Au fond du jardin, il y avait une terrasse soutenue par de hautes colonnes avec, au-dessus, une fenêtre grillagée: la maison du Greco. La Vieille leva la tête, me jeta un regard indifférent et se pencha de nouveau sur ses herbes. La chaleur et la sérénité de la Crète me revinrent à la mémoire comme une bouffée de parfum et je ne me retins plus. Je franchis le seuil, m'accroupis à côté de la vieille femme et entamai la conversation:

- Où est né le Greco, grand-mère?*
- Qu'est-ce que j'en sais, mon ami? On dit qu'il est venu de la mer.*
- L'avez-vous connu?*
- Bien sûr. Mais j'étais trop petite, je ne me rappelle plus.*
- Et qui était le Greco, grand-mère?*
- Un homme qui a fait le Christ et les apôtres!*

Je lui promis du café et du sucre pour qu'elle me dise la vérité. La joue pâle de la vieille femme rougit de plaisir et elle me chuchota sur un ton de confidence:

- C'est l'homme qui a fait venir les Américains!*

Je sursautai de contentement. Jamais je ne m'imaginai que le peuple opportuniste et affamé pouvait caractériser ses grands hommes avec autant de simplicité et de pittoresque. Le héros est celui qui fait venir les Américains, en d'autres termes, le pourboire et le bien-être. Sûr de lui, calculateur, le paysan qui ne perd pas le nord voit et juge tout par rapport à son ventre.

Je me rappelle un jour où je marchais sur les rives de l'Acheloos. Un paysan à la fustanelle sale et au petit œil malin me servait de guide et me précédait. Soudain, un oiseau bleu vola au-dessus de nous, jetant un éclair d'acier avant de se perdre dans les roseaux. Nous aperçûmes

l'éclat bleu foncé de son ventre et l'azur profond de ses ailes. Je poussai un cri de joie et saisis le bras de mon guide: "Comment s'appelle l'oiseau?"

Jamais je n'oublierai le mépris dans le regard du Rouméliote lorsqu'il se retourna vers moi et me dit en haussant les épaules: "Qu'est-ce que ça peut vous faire, mon pauvre ami? Ça ne se mange même pas!"

Le paysan n'a pas donné de nom à cet oiseau qui n'était pas comestible. Il connaît toutefois l'autre oiseau bleu, le Greco, car celui-là rapporte.

Je sors du jardin. Bas et boueux, le Tage coule lentement au soleil. Ses berges sont nues, les rochers qui l'entourent gris et pointus, sans une feuille verte. Je les caresse du regard en songeant avec émotion que l'œil extatique et passionné du Greco a dû se poser avec amour sur ces roches ascétiques, et qu'il y a peut-être laissé pour moi un peu de sa flamme.

Je visite la maison du Greco, son musée, les églises où se trouvent ses œuvres. Sa vie et son combat sont gravés dans mon esprit, mes yeux sont éblouis par les bouches acérées et ferventes, les mains pâles aux longs doigts fuselés, semblables à des étoiles de mer, les yeux fixes et enflammés. Toutes ces joies sont devant moi, impatientes de me pénétrer afin de trouver leur expression. Je suis impatient, moi aussi, mais je me retiens. Car je sais que l'instant du contact parfait fera mourir le désir, c'est-à-dire la jouissance suprême.

Je parcours dans tous les sens les ruelles étroites, pris par le charme d'un retour en arrière. C'est le 8 avril 1614, par une matinée radieuse comme aujourd'hui. La porte de la maison du grand Crétois est ouverte, et des enfants de chœur en blouses blanches à dentelles se tiennent sur le seuil, de grands cierges jaunes dans les mains. Le fier et mystérieux étranger venu de la mer il y a quarante ans vient de mourir.

Tout Tolède est en deuil. La légende que s'est créée le Crétois véhément et taciturne reprend vie, aujourd'hui, sur toutes les lèvres. Sa vie a été singulière, ses propos rares et tranchants comme un couperet. N'est-ce pas lui qui a dit de Michel-Ange: "Un brave homme, mais il ne savait pas dessiner" ? N'est-ce pas lui qui a fait de si grandes ailes aux anges que l'Église s'en est effrayée? N'est-ce pas lui qui a écrit sur un morceau de papier: "Je n'en peux plus, j'en ai assez!" ? Et, questionné par l'Inquisition: "D'où venez-vous, pourquoi êtes-vous venu?" il répond: "Je n'ai de comptes à rendre à personne!" Pendant ses repas, des musiciens jouent pour son plaisir dans la pièce voisine. "Il gaspillait ses ducats, dit son ami Joseph Martinez, pour s'offrir chez lui une vie de luxe". Au crépuscule, il aime se rendre dans les jardins du Cardinal Sandoval y Rojas pour y retrouver les oliviers, les orangers, les pins, les bassins peuplés de poissons, les oiseaux exotiques et les statues de femmes nues. Il y rencontre ses amis - poètes, moines, guerriers, cardinaux. Ces jardins sont également fréquentés par les dames les plus cultivées de Tolède qui, comme dit Gracian, "en disent plus long en un mot qu'un philosophe athénien dans tout un ouvrage".

Tolède le séduit. C'est la ville qui lui convient, encore pleine de grandeur et de gloire, dont le déclin commence à peine à l'entraîner vers sa disparition. Cependant, dans ses ruelles étroites déambulent encore, pleins de fierté, de lassitude et d'exaltation mystique, les chevaliers et les nobles, les cardinaux sévères et les moines pâles, tous ces spectres pathétiques qui captivent l'étrange œil noir du Crétois insoumis. Il a dans les veines du sang arabe, le plus raffiné, car ces mêmes Maures qui avaient conquis l'Espagne avaient poussé jusqu'en Crète, "l'île où coulaient le lait et le miel". Ils y brûlèrent leurs vaisseaux en débarquant, afin de s'obliger à s'en rendre maîtres. Le même sang conquérant des Arabes se retrouvait chez les Crétois et les Espagnols. Et lorsque le Greco vient à Tolède, il y trouve une véritable patrie. En pleine jeunesse et à un moment décisif, il voit encore tout d'un œil vierge que ne peuvent plus avoir les peintres espagnols. Le spectacle de l'Espagne s'étale soudain devant lui avec l'extase de ses visages blêmes, l'austère et amère apogée d'une race approchant de son déclin.

C'est exactement à la même époque que Cervantes immortalise dans le rire et les larmes ces chevaliers à la triste figure. Mais le Greco écarte l'éphémère élément comique de ces passants nobles et fatigués qui sont aussi son point de départ, et parvient à représenter par la ligne et la couleur le spectre éternel de l'âme humaine indestructible et désespérée.

Après avoir côtoyé de vieilles églises, des palais en ruine, un chèvrefeuille qui lève une tête parfumée parmi les décombres, je me trouve dans l'ancien quartier juif et j'entre dans la maison du Greco. Je balaye d'un regard avide les peintures alentour, dévorant des yeux les couleurs lumineuses et les chairs pâles consumées par l'esprit - et j'en ai le souffle coupé. Selon mon habitude, lorsque j'anticipe une grande joie ou une grande peine, je me force à feindre l'indifférence. A ces moments terribles, j'éprouve le besoin d'un jeu: me donner le temps d'arrêt qui permettra à mon esprit de se détacher, de comprendre que même les émotions les plus profondes ne sont pour nous qu'un halo de phosphorescences évanescentes et qu'elles ne méritent pas que nous y brisions notre cœur.

Je me tourne vers le vieux gardien du musée et me mets à causer et à plaisanter avec lui. Je parle, je ris, je me remets le cœur en place et c'est alors que je me tais et que je regarde le Greco.

Avec tous les apôtres autour de moi, j'ai soudain la sensation d'être tombé dans les flammes. Je contemple l'apôtre Bartholomé, tout vêtu de blanc, avec sa tête brune et bouclée, pâle, famélique, vacillante comme une flamme, prête à se détacher de son cou. Il tient un couteau à la main avec tant de grâce et de légèreté qu'on dirait une plume dont il veut se servir pour écrire. A côté de lui, Jean, aux boucles rousses, adolescent et femme en même temps, androgyne mystique, tient un calice débordant de serpents. Le vieux Simon, les joues creuses, les yeux d'une tristesse indicible, s'appuie de tout son poids sur une hallebarde pour ne pas tomber. Et dans son regard, on devine l'incurable amertume et la vanité du combat.

Tous les apôtres flambent. A l'entrée se trouve le célèbre tableau de Tolède où Jorge, fils du Greco, tient une carte dépliée au premier plan. Suspendue en l'air, la cohorte des anges descend du ciel sur la ville comme en dansant, avec la Vierge en son milieu. Ils me font penser à un essaim d'abeilles amoureuses au printemps, maintenant la reine entre leurs abdomens velus. Un des anges tombe de haut, à la verticale, la tête la première, comme une étoile filante.

Je me remémore la "Résurrection" du Greco au musée de Madrid; en bas, les gardes bleus, jaunes, verdâtres, sont renversés en arrière; de cette masse humaine baroque et agitée surgit un Christ tout droit, tout blanc, tel un lys à la longue tige, flèche divine s'élevant vers le ciel, vainqueur de la pesanteur, de la matière et de la mort. Puis je revois le "Martyre de saint Maurice", brillant comme du métal émaillé dans l'Escorial glacé, avec les trois armures du premier plan: bleu-vert, bleu foncé et jaune, l'habit vert de l'enfant, l'air balaféré de lueurs surnaturelles, inspirant une telle exaltation qu'on se croirait propulsé dans quelque mystérieux paysage lunaire.

Dans tous les tableaux du Greco, la lumière a la même façon de frapper l'air de coups d'épée violents. Elle a quelque chose de carnivore et d'inexorable, comme le Saint-Esprit dans la Descente. Là, les apôtres s'accroupissent, tremblants et apeurés, cherchant à s'échapper alors qu'il est trop tard. L'Esprit fond sur eux et s'agrippe comme un épervier. L'un des apôtres cherche à se protéger la tête de ses mains croisées, mais elles se remplissent de sang.

Telle est la lumière dans les œuvres du Greco: elle émacie les silhouettes, dissout les confins du corps et de l'âme, tend les tailles comme des arcs au risque de les rompre. C'est une lumière de mouvement, de mouvement violent. Le soleil n'est pas sa source, elle s'oppose à lui, s'abat comme si elle provenait d'une lune tragique. L'air vibre, chargé de foudre, les anges trouvent parfois le ciel en flèche perpendiculaire, comme des fusées qui explosent, multicolores et menaçantes, au-dessus des têtes humaines. C'est pourquoi les visages du Greco prennent le teint cireux de fantômes en extase ou l'aspect de nos propres traits frappés par un immense éclair bleu.

L'angoisse du Greco tient dans son effort de découvrir le fond des choses derrière les apparences; il torture les corps, les étire, les attaque par un éclairage violent, fond sur eux et les consume jusqu'au bout. Plein d'inquiétude et d'obstination, dédaignant les règles habituelles de l'art, voué uniquement à sa propre vision, il s'empare de son pinceau comme un chevalier de son épée et se met en route. "La peinture, avait-il coutume de dire, n'est pas une technique, c'est-à-dire un ensemble de recettes et de règles. La peinture est un exploit, une inspiration, un acte purement personnel".

Au fur et à mesure qu'il vieillit, au lieu de se calmer, de s'assagir comme tous les hommes, le Greco se montre de plus en plus farouche. Son pouls s'accélère, sa "folie" devient encore plus féconde. Ses dernières œuvres, le Cinquième Sceau, Laocoon, Tolède sous l'orage, se réduisent à une pure flamme. Il n'y a plus de corps, l'âme l'a quitté, telle une épée sortie de son fourreau. En avançant en âge, le Crétois ose encore ceci: l'homme devient, corps et âme, tout entier une épée. Le corps se détache de plus en plus de la matière, il s'étire, transparent, brillant, ineffable comme une âme.

Les alchimistes mystiques du Moyen-Âge disaient: "Si on ne "décorpore" pas le corps, on n'a rien accompli". Pendant ses dernières années, le Greco a réalisé cette prouesse de l'alchimie.

Parfois on sent l'amour de la terre sourdre avec force des corps du Greco. Ses anges ont de solides carrures athlétiques. Ils sont bruns, avec un léger duvet noir aux joues et à la lèvre supérieure, leur nez est gracieusement retroussé. Et à l'église Saint-Vincent de Tolède, un ange pousse la Vierge vers le ciel avec tant de force, de ses bras vigoureux, qu'en la regardant, on est saisi par son élan et on ressent de la douleur aux bras et à la poitrine, comme si l'on poussait toute la terre haut vers le ciel.

L'intensité des portraits du Greco fait frissonner: l'ancien chevalier ou le cardinal se détachent sur le fond noir comme des fantômes émanant d'une condensation de l'air. Le Greco voit, dans le corps humain, un obstacle, mais en même temps le seul moyen d'expression dont dispose l'âme. C'est pourquoi il ne le renie pas, comme les artistes arabes qui le remplacent par des formes géométriques abstraites. Pour le Greco, la quintessence du corps n'est pas l'effet de la lumière sur la chair, mais l'âme, la perle invisible qu'il faut révéler. C'est pourquoi on se sent saisi d'une frayeur métaphysique en regardant les portraits du Greco. Des notions occultes vous viennent à l'esprit: alchimie, magie, charme, exorcisme. Tous ces hommes peints conservent le corps qu'ils avaient de leur vivant, les mêmes signes particuliers, les mêmes vêtements. Ce sont les mêmes personnes qui nous reviennent à travers un miroir magique, ressuscitées par un exorciste tout-puissant. L'art retrouve ainsi son ancien pouvoir surnaturel de réanimer les morts. Sauf que ces corps ramenés à la vie sont dépouillés de toute douceur, de tout naturel et de toute chaleur physique. Ils sont passés par l'enfer, le purgatoire ou le paradis et reviennent sur la terre comme des flammes supraterrrestres. C'est ainsi que surgissent tous les hommes et les anges du Greco, après avoir traversé les trois niveaux de son esprit.

Le confesseur de sainte Thérèse, le père Banes, disait: "Thérèse est grande des pieds à la tête. Mais à partir de la tête et au-dessus, elle est incomparablement plus grande". C'est cette dimension invisible que le Greco s'est efforcé de peindre pendant toute sa vie.

Pourquoi, au bout de deux siècles et demi, a-t-on tiré le Greco de l'oubli où il était tombé? Pourquoi est-il devenu aujourd'hui un de nos maîtres? Pourquoi aucun autre peintre ne nous bouleverse-t-il autant?

Parce que notre époque est profondément semblable à sa conscience, inquiète, agitée, combative. Les grandes âmes aujourd'hui luttent comme lui pour découvrir le fond derrière les apparences, là où il n'y a plus de place pour nos désirs."

SUR L'ART

"L'art commence de nouveau à ne plus se satisfaire des phénomènes extérieurs. Il cherche à saisir l'essence, il ôte aux corps physiques autant de matière que possible, il recherche une ligne, une couleur, un mouvement qui puissent exprimer l'ineffable - la seule chose qui en vaille la peine. Il ne veut pas représenter ce que voit l'œil de la chair, mais ce que devine à travers ce monde visible l'œil inquiet de l'âme.

Nous conservons tous, captif dans notre cœur, quelque morceau du corps de Dionysos. C'est pourquoi une belle œuvre d'art nous libère. Et quand je dis "nous libère", j'entends qu'elle écrase notre individualisme étouffant, qu'elle articule les membres du dieu qui palpitent en nous, mutilés, à toutes ses autres parties, éparpillées parmi les hommes dans le monde entier. Immédiatement, nous respirons avec un sentiment de plénitude, nous reconnaissons nos frères, et nous surmontons la mort. Car le message d'une œuvre d'art, c'est que tout, hommes et bêtes, passé et futur, vie et mort, ne font qu'un.

Aux grands moments créateurs de l'humanité, le but de l'art n'était pas la beauté, qui ne constituait qu'un moyen de révéler cette unité, le but de l'art était de libération.

- La création, pourrait-on répliquer, n'est qu'un jeu. Elle n'a pour but ni la beauté, ni la libération. Le créateur est un enfant en train de jouer au bord de la mer du mystère. Dans le sable, il façonne des hommes, des maisons, des montagnes, des animaux. Il joue. Si on lui impose un but, il ne peut plus jouer. C'est-à-dire qu'il ne peut plus créer.

- Oui, la création est un jeu, c'est du moins l'impression qu'elle donne, car, sans l'intervention directe de la raison, elle chante et produit dans un délire mystique. Mais au fond travaillent d'innombrables forces secrètes, luttant dans un but ferme et déterminé que l'artiste lui-même ne peut deviner. (S'il le connaissait, son jeu cesserait d'être aussi désintéressé, ce ne serait plus un jeu). Une femme passe, l'artiste la voit: soudain, en un clin d'œil, tout se dévoile à lui: la ligne de sa gorge, les mouvements de son âme ancrée dans son corps, les secrets de son atavisme et toute l'histoire du genre humain. Alors le marbre, la couleur, les mots ou le son mettent toute leur hâte et leur passion à sauver cette passante. Sur une peinture, la lumière se bat avec l'obscurité, monte les escaliers, se loge dans les coins, se traîne par terre, saute et s'accroche au front du vieux sage. Et, tout à coup, le tableau révèle l'entière destinée de l'homme et toute l'âme du monde, auxquelles les forces du bien et du mal apportent le rire et les larmes. Grâce à ces lignes et à ces ombres, l'artiste,

persuadé qu'il joue, poursuit et sert un but immuable et éternel: la libération de l'âme. De chaque œuvre d'art montent des hurlements de douleur, de joie, d'espoir, de guerre. Et, les couvrant tous, le cri constant de la liberté.

Si un Africain prend du bois, des couleurs, des plumes, des coquillages et, utilisant souvent le crâne de quelque parent, fabrique un masque qui sera porté aux danses sacrées de la naissance, du mariage ou de la mort, il n'a pas créé d'œuvre d'art. Mais, si, tout à coup, il aperçoit dans la forêt le mauvais esprit qui souffle la mort sur son village et si, terrorisé, il court s'enfermer dans sa cabane, saisit vivement du bois, des plumes, des couleurs et taille un masque représentant le visage de l'esprit, sachant que c'est le seul moyen d'exorciser le mal - alors, songez avec quelle frayeur cet homme primitif qui a "vu", va lutter pour reproduire fidèlement son effroyable vision: tout le salut de sa race dépend de la précision de cette reproduction.

L'artiste d'aujourd'hui ressent la même angoisse en s'efforçant de représenter les démons de notre temps. Dans le silence de l'aveuglement et de la lâcheté, il n'y a que l'artiste qui puisse voir et parler. Il est seul à percevoir la rumeur de ce qui n'est pas encore venu au monde, à lutter pour pressentir l'Esprit et le rendre visible. Ce faisant, il rend le combat de son époque cohérent et significatif et il délivre l'âme de l'ignorance et de la peur.

L'artiste est l'avant-garde de "Dieu", le poste de guet le plus avancé de son armée. Il lutte sans cesse pour donner un aspect nouveau au futur. Le passé ne le satisfait plus, car le cœur du créateur n'est jamais satisfait - car son cœur et Dieu ne font qu'un. Et par "Dieu", j'entends la force qui nous donne toujours plus que nous ne pouvons recevoir et qui nous demande toujours plus que nous ne pouvons donner. L'artiste hait ce qui est stable et immobile, car il hait le néant. Champion de l'univers, il est seul à oser lutter contre la Mort. Jamais il n'est vainqueur et jamais vaincu. Un jour il s'aperçoit que la Mort est, elle aussi, un ange de Dieu qui descend du ciel ou monte de la terre - c'est la même chose - afin de donner, par la lutte, de la force à ses mains, et le maintenir en éveil.

Cette angoisse de l'artiste éclate plus violente pendant les fécondes périodes de transition comme la nôtre, comme celle vécue par le Greco. Il est naturel que de tels créateurs passent pour fous auprès de leurs sages contemporains, puisque celui qui prévoit ce qui va se passer pendant vingt-quatre heures plus tard est tenu pour fou pendant ces vingt-quatre heures. Le Greco est passé pour un insensé pendant deux siècles et demi. Et c'est seulement maintenant que nous vivons consciemment son angoisse, qu'il commence à être reconnu comme un maître. Lorsque nous aurons atteint le nouvel équilibre que nous cherchons, le Greco redeviendra incompréhensible aux générations raisonnables et pondérées.

Et le temps reviendra où il retrouvera son éclat, s'accordant ainsi au ressac de l'humanité sur l'écorce terrestre."